

À propos de "Du Beau Travail!" par **François Bon**

On aurait eu tant à montrer. Les gestes au travail, ce beau travail. Les mains sur les machines. Les lieux de toute façon : la lumière, les cours, les ciels. Et puis ce qui fait le quotidien du travail, chaînes et machines, vestiaires et réunions, puis les grèves et l'attente. Et les vies, et le pourquoi. Ou l'après. Et qui ils sont, de l'autre côté, ceux qui rayent et décident. Alexis Cordesse ne nous montrera que les visages. Zoé Varier nous offre à écouter non pas un récit, mais un devenir devenu question.

Parce que n'est pas de témoigner qu'il s'agit, mais qu'ils surgissent. Et qu'ici ils surgissent comme autant de fenêtres vie. Comme autant des reliefs d'homme dans le temps soudain hostile et distendu. Et que ce qu'ils nous disent est déjà intime, est reçu tout près et comme si nous les connaissions d'avance. Comme si d'eux nous savions déjà tout, parce que le photographe ne nous les montre pas comme l'autre, mais nous les approche comme à encore et encore rester là, où notre infinie tâche d'homme est d'essayer de se connaître soi-même.

Est-ce qu'eux-mêmes savaient leur beauté ? Et qu'est-ce qui, de l'émotion que véhiculent ces photographies, tient seulement à eux-mêmes, et tient à l'épreuve qu'ils traversent ? Une fois de plus, une fois de trop, ce qui est saccagé nous touche parce qu'il s'agit du plus quotidien, du plus nécessaire : une usine rentable, un produit que chacun connaît puisqu'il s'agit de ces biscuits qu'on donne à ses gosses. A preuve que même eux, les ouvriers, on les appelle les P'tits LU du nom de ce qu'ils fabriquaient.

L'histoire de l'usine, le cynisme des possédants du groupe, l'histoire du conflit, ce sont des chiffres, on ne s'en satisfait pas. Après tout, quiconque a des enfants (c'est mon cas), sait bien comment on veut pour eux le meilleur. Nous avons à les nourrir, et ce n'est pas affaire de subsistance essentielle : ce qui fonde la communauté et le partage, c'est que se nourrir aussi est un acte social. La nourriture, c'est aussi le lien plaisir que nous avons à nos enfants, et les enfants au monde, pour l'apprendre. Les mains ouvrières, chez LU, travaillaient pour tout le monde, parce qu'ils travaillaient pour nos gosses. Ainsi le monde a sens : ce que nous offrons à nos enfants, et qui ne tient plus de la cueillette ni de la chasse des premiers hommes ou de l'animal, suppose que d'autres aient fabriqué, emballé, distribué ce que nous tenons dans la main. Qu'il ne véhicule pas seulement sa nécessité, sa capacité à résoudre la faim (tant d'endroits au monde où cela même n'est pas satisfait), mais nous constitue comme communauté, dans cette dispersion et cette spécialisation des tâches. Par cela même, à terme, le lien qui fera que l'enfant prendra lui-même part au monde, y choisira sa voie. Que cette chaîne rompe, à n'importe quel endroit, et c'est ce terme aussi qui est rompu.

C'est cela d'abord, dont témoignent ces visages : non pas visages victimes, non pas visages colère. Ce que nous proposent Alexis Cordesse et Zoé Varier, ce sont des visages appel.

Et pourtant si, visages victimes. Parce que la casse c'est eux. Parce qu'on décide que ce qui fonde notre rapport au monde, le travail pour la communauté, du jour au lendemain n'a plus cours, vous voilà rejeté parmi les inutiles. Et que cela nous importe parce que le trou vient sous nos pieds. Par tout ce que nous avons de commun avec celle ou celui qui est rejeté. Parce que la peau, les yeux, les vêtements ou une boucle d'oreille même, nous disent à chaque instant cette égalité fondamentale qui nous fait homme ou femme, en ce pays, en ce temps.

Et pourtant si, visages colère. Parce qu'aussi il y a les voix.

Le mot cogite, pour dire que dedans ça pense, dedans ça résiste. Avec mes copains, ça va, on rigole, je le montre pas. Mais, à l'intérieur, ça cogite.

Le mot évident, pour dire ce désarroi : ce qui vous est fait, il n'y a pas de raison. Ça tourne dans la tête, c'est pas évident, pas évident.

Ce qui tourne autour de la fin, de la séparation, du rien que pour ceux qui décident vous êtes. Et du jour au lendemain, crac, boum, c'est fini, merci, au revoir, on n'est plus rien. La colère inclut son propre désespoir. Si je pouvais, je cracherais à la figure de Monsieur Riboud. Ça va très loin.

L'obsession de la question d'un devenir. Moi, terminé ! Maintenant on pense qu'à soi et on verra ce que ça deviendra.

Et dans la colère ce qui fait qu'encore on lutte. Que la lutte remplace ce qu'on n'a pu déplacer du réel. On se remet en question. Dans quel monde on vit ? On en apprend. J'apprends encore la vie.

Colère qui vous prend au corps, colère qui vous dépossède de vous-même. A l'annonce de la fermeture, j'ai eu un petit souci d'estomac. Depuis, j'arrive pas à manger, j'arrive pas à boire. Y a des jours, quand je reçois un courrier, je panique, paf, je ne mange pas.

Colère contre le temps vide, qui est le seul temps qu'on vous réserve. Je veux pas de sous, je veux travailler moi.

Tels sont, parmi bien d'autres, et si lourds pour nous les recevons, les mots recueillis par Zoé Varier. On ne vous donne pas comme cela de tels mots. Elle est venue avec un micro, c'est une parole comme on écrit, une parole pour être adressée, une parole qui vous engage en public. Autour des portraits d'Alexis Cordesse, on les entendait, ces mots parmi bien d'autres, pris dans une masse sonore comme est ce qui bouillonne en nous, nappes répétitives, obsessives, ils devenaient la voix intérieure des visages que ce livre nous rapproche.

Visages d'un appel. Et que cela seul compte au bout : qu'il ne s'agit pas ici du malheur des autres. Qu'il ne s'agit pas de ce qui s'écrase sur les autres. Qu'il s'agit de ce qui menace un monde par le dedans, et que dans ce dedans nous aussi nous sommes.

Chaque visage est une histoire, et le photographe est à la frontière : il dit que derrière ce visage sont une histoire, et des amours, et des deuils, des fêtes, des enfants, des oublis, des rêves. La tâche du photographe est de nous en tenir à distance, de nous le proposer comme appel.

Ce qui a été abîmé, ce dont eux ils ont été coupés, c'est de cela : de leur possible histoire, de ce qu'on est de perpétuel devenir, mais justement c'est dans cette continuité qu'on se remémore, qu'on est cette totalité de deuils et de fêtes, d'amours et de résistance. Cela, oui, gâché.

La tâche du photographe, c'est que nous-mêmes ne nous en tenions pas à l'histoire des LU, épisode à répétition du saccage des hommes par le fric roi, mais qu'on en appelle à cette complexité que nous-mêmes nous sommes, et portons sur notre visage. Que savaient-ils de leur visage, avant que le photographe s'en saisisse ?

Alexis Cordesse dit qu'il s'agissait de longues séances. Et que vient un moment où on s'abandonne. Où on se connaît assez l'un et l'autre pour lâcher prise. Que c'est ce moment qu'il a voulu fixer, parce qu'il ne s'agissait plus de l'usine, de la révolte, qu'il ne s'agissait même plus gâchis ni de témoigner de ce qu'il y a de visages dans les énoncés économiques du marché, lorsqu'un groupe décide d'éliminer une unité de production pour améliorer sa rentabilité interne ou ce qu'il croit tel.

Alors oui, ces femmes et ces hommes nous disent une colère, nous disent que le gâchis a un visage, que le gâchis c'est les gosses qu'ils ont dans les yeux, et les deuils et les rêves et les amours que tout visage porte comme son histoire propre.

Il y aurait tant eu à montrer. Les maisons, les immeubles, les escaliers, les cuisines et ce qu'on voit des cuisines. Les chambres, et quels objets on met là sur l'étagère, les photos qu'on aime, et les enfants qui seraient venus se mettre près. Il y aurait eu à montrer les trajets, les cinémas, la sortie de l'école, et puis bien sûr le travail, comment on franchit la porte le matin, comment on s'habille et si cela vous change les épaules et les mains, et puis les machines, les outils, et ce qu'on y faisait ici. Seulement voilà, c'est tout cela qui a été chamboulé ensemble. On ne vous enlève pas seulement la machine, cela rebondit jusque dans la chambre. Alors on ne nous montre que le visage. Et on n'a de récits et de phrases que ce peu, tellement peu : qui disent seulement combien on est égal dans le choc, combien l'écrasement prouve que nous-mêmes nous dirions et réagirions pareil.

Montrer les visages, et ce peu de mots qui les accompagne, ne fait pas récit, c'est ouvrir tout cela vers nous-mêmes : ce qui menace, ici, ce qui frappe, ici, nous environne nous-mêmes. A fréquenter longtemps ces photographies d'Alexis Cordesse, à réécouter ces mots sans récit qu'a enregistrés Zoé Varier, on dirait que c'est eux qui viennent jusqu'à vous, eux qui vous proposent de l'aide. Et que ce monde hostile, qui arrache ou repousse les hommes au nom de ses principes et statistiques qui ne connaissent pas les rêves, ni les amours, ni les deuils ni les fêtes, c'est vous-même qu'il environne et menace, et qu'eux sont venus là pour dire qu'ils seraient prêts à vous aider, prêts à vous soutenir et porter.

Ils disent ici que dans cette lutte ils ont grandi, qu'ils se sont raffermis. Que cette résistance où ils ont été, et s'endurcir parce que l'atroce idée du destin absurde, d'un mur qui s'abat cyniquement sur vous parce que d'autres, sans visages, en ont ainsi décidé, les ont augmenté dans leur être, leur ont donné une compacité neuve, et que c'est cela qu'ils mettent en partage.

Ici ils ont retrouvé le nom propre que les licenciements vous retranchent.

Est-ce qu'on décide soi-même de ce qu'on confie à qui vous prend vos mots, votre image ? La qualité du photographe, ou de celle ou celui qui recueille et écoute les mots qui disent cette violence ou cet absurde, c'est d'installer là autour assez de silence et d'espace pour

que respirer soit possible. Parce que respirer est de leur côté et du nôtre. Que c'est cela qui doit être ensemble, et que le cadeau qu'ils nous font est en cela aussi : pour ce silence, pour cet espace là autour, et que se serrer la main encore soit possible, il y a la place et le rôle de qui photographie, de qui écoute.

On n'a même pas besoin de dire que l'art, ce qu'il suppose de discipline, de technique, et disons-le, d'engagement, retrouve sa bonne et juste place : voilà, on respire ensemble, et c'est essentiel.

Cela n'enlève pas la menace. Au moins l'aurons-nous nommée, et ensemble.

François Bon